

Lumières d'une oeuvre Notes

Marie-Andrée Beaudet

Numéro 10, automne 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2403ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudet, M.-A. (2006). Lumières d'une oeuvre : notes. *Contre-jour*, (10), 153–157.

Lumières d'une œuvre

notes

Marie-Andrée Beaudet

Pourquoi lit-on ? En quoi consiste réellement cette activité solitaire qui nous met en retrait du monde pour mieux nous y replonger avec un regard autre, plus aiguisé sans doute, mais chargé des manques de notre propre vie ?

Les romans d'Yvon Rivard ne sont pas étrangers à ces questions, enfin me parlent, à moi, de ces questions. Du premier roman où les livres attendent dans la bibliothèque la venue d'un nouveau pensionnaire à ce *Siècle de Jeanne* qui se dévoile dans une méditation passionnée sur l'œuvre de Virginia Woolf, toute l'œuvre me semble traversée par une exigence têtue qui se refuse à séparer l'art de la vie, qui demande à l'art comment vivre et à la vie : qu'est-ce donc que la littérature ?

Difficile pour quelqu'un qui fait métier d'enseigner la littérature de fuir ces questions. Difficile aussi pour quelqu'un qui vieillit, qui a déjà derrière soi des échecs, des amours, de ne pas trouver là, dans cette œuvre qui tout à la fois inquiète et apaise, un lieu de rencontre avec les pouvoirs et les mystères du temps et de l'art.

*

Il y a dans le style d'Yvon Rivard quelque chose de frémissant et de cristallin comme le fait d'exister. Un effet de transparence qui permet aux êtres et aux choses de glisser sur le temps et parfois de s'y arrêter un instant comme sur la crête d'une vague, le temps d'apercevoir dans l'immensité vide du ciel une parcelle de terre à l'horizon.

*

L'œuvre d'Yvon Rivard relève tout autant de la poésie que du roman. On pourrait dire qu'elle répond avec les moyens propres au roman aux défis de la poésie. Ses questions sont celles qu'affrontent les poètes. On y sent le langage à l'œuvre et la cristallisation de l'expérience. Les personnages, un peu comme dans *Les vagues* de Virginia Woolf, sont avant tout des voix, des signes laissés sur la trame des jours, des empreintes de pas sur la grève. On y revient pour le rythme, la musicalité des phrases et pour cette méditation, à la fois légère et grave (sur la vie, l'amour, l'écriture) que l'œuvre poursuit de page en page, de livre en livre.

*

Jusqu'à très tard dans l'adolescence, l'expérience de la littérature s'est résumée, pour les gens de ma génération, qui est également celle d'Yvon Rivard, à la littérature étrangère. L'enseignement et la fréquentation des œuvres canadiennes-françaises nous sont venus tardivement. Aussi le milieu des années 1960 — avec l'arrivée massive des romans de Marie-Claire Blais, Hubert Aquin, Réjean Ducharme, des poésies de Miron et de Brault et des proses de Vadeboncoeur — a-t-il eu sur nous l'effet d'un choc, d'une première grande confrontation avec l'improbable réel de notre propre histoire. Les circonstances de cette découverte de la littérature ont certainement laissé une empreinte en nous. Je crois parfois en percevoir les traces dans les œuvres d'Yvon. Les traces laissées par le sentiment tenace d'une double étrangeté.

*

La littérature québécoise est jeune. Pourtant, comme dans les vieilles littératures d'Europe, ses écrivains commencent à dialoguer avec les fantômes des grands absents. Il y aurait donc enfin un passé dont on peut se nourrir. Les commencements ne seraient plus à venir. Les réalités de « l'héritage et la descendance » pourraient désormais s'entendre dans les deux sens, en aval et en amont.

*

L'époque est aux rencontres rapides et de hasard. La littérature connaît d'autres modes de fréquentation. Elle est lente et fidèle. Elle est ce qui accompagne les amours inconstantes et leur donne un sens dans la durée. Pourquoi fallait-il que *Le siècle de Jeanne* se termine, pour le narrateur et le lecteur, sur l'arrivée d'un nouvel amour alors que la leçon de Jeanne, enfin telle que je l'ai reçue, invitait à d'autres fidélités, à d'autres lenteurs ?

*

Qu'ont en commun Julien, le narrateur-chroniqueur de *Mort et naissance de Christophe Ulric*, et Alexandre, le narrateur-écrivain du *Siècle de Jeanne* ? Un certain retrait au cœur de la vie, un humour aussi parfois que l'on n'a peut-être pas assez vu. Les dialogues des *Silences du corbeau* mériteraient à cet égard une relecture. Revenir au réel peut aussi s'accomplir par les chemins détournés du rire et de l'autodérision.

*

Ces lieux de l'enfance et de l'adolescence que l'œuvre d'Yvon Rivard invoque, redessine, forêts et lacs mauriciens pareils à un premier matin du monde que le réel parvient difficilement à troubler et contre lesquels il se heurte à répétition, émettent selon la belle expression d'Olivier Rolin, « quelque chose de comparable à ce qu'on nomme en astrophysique, un "rayonnement fossile" : une sorte de signature de l'origine ». L'expérience du temps est aussi et inséparablement celle d'un lieu que l'on quitte et que l'on ne quitte pas tout à fait, qui survit en nous comme la plus exacte mesure du temps qui passe et ne passe pas.

*

La création s'enseigne-t-elle ? A-t-elle sa place à l'université ? J'aurais volontiers répondu par la négative avant d'avoir entendu cet entretien radiophonique dans lequel Yvon Rivard évoquait il y a quelques années sa conception et sa pratique des ateliers de création.

*

Alexandre, le double fictif de l'auteur, est-il comme il le pense et se le reproche fréquemment un « homme sans pesanteur », une sorte de martien étranger au réel, prisonnier d'un temps immobile qui le soustrait aux devoirs du métier de vivre ? « Je ne vois bien les choses, les êtres (et les chemins qui m'y relient ou me ramènent chez moi) que si je suis seul et immobile », écrit le narrateur-écrivain du *Siècle de Jeanne*. Mais n'est-ce pas là la position même de l'écrivain, qui oblige à se retirer pour saisir sur le vif le mouvement de la vie ?

*

L'une des plus belles scènes du *Siècle de Jeanne* reste pour moi celle où Alexandre prend le parti de l'enfant contre le camp des adultes engagés dans une discussion philosophique. Moment de révélation pour Alexandre où le jeu, la parole vive incarnés par la petite Jeanne l'emportent sur la distance d'avec la vie qu'érige trop souvent le savoir adulte. Émouvante illustration du pari toujours risqué du temps et de l'amour.

*

Je sens des liens, qu'il faudrait creuser, entre le fait qu'Yvon Rivard présente ses romans non comme des autobiographies mais comme des « romans autobiographiques » et les prétentions amusées de Miron déclarant qu'il n'avait pas de biographie, mais que son œuvre, elle, était autobiographique.

*

Yvon Rivard a mis des mots sur certaines de mes intuitions. En particulier par son souci d'accueillir cet « héritage de pauvreté » qui est le nôtre et que notre époque d'opulence affichée tend si outrageusement à nier. Pointer l'essentiel d'une condition, trouver les mots pour l'incarner, cela ne peut venir que de celui qui reconnaît en lui les signes d'une filiation à assumer et à construire. Du premier roman de la trilogie, *Les silences du corbeau*, une phrase, à peine modifiée, revient hanter Alexandre dans *Le siècle de Jeanne*. Transmise par les ancêtres ou les parents, cette phrase aux allures d'énigme invite à retourner (transmuer ?) l'héritage de pauvreté en legs d'avenir : « Ce que nous n'avons pas fait est ton héritage » (*Les silences du corbeau*) ; « Ce qu'on ne t'a pas donné est ton héritage » (*Le siècle de Jeanne*).